

JULIETTE, L'ANTI- JULIE? SADE ROUSSEAUISTE¹

Clara Carnicero de CASTRO²

RÉSUMÉ : Sade a lu la *Nouvelle Héloïse* avec beaucoup d'enthousiasme. Après une reprise directe du modèle rousseauiste dans *Aline et Valcour*, il propose dans *l'Histoire de Juliette* un vrai renouvellement du genre du roman philosophique tel quel a établi le maître genevois. À l'égard de la construction de sa protagoniste, Sade s'est d'abord fondé sur une inversion du personnage de Julie. Il reprend pourtant plusieurs caractéristiques de la demoiselle sensible et les amalgame avec celles de son amoureux. Dans cet article, on s'attachera à étudier ce processus de renversement pour ensuite se plonger dans les ressemblances non seulement des deux héroïnes, mais aussi de la libertine française et du précepteur suisse. Il s'agit de retracer *l'Histoire de Juliette* en tant qu'une *Nouvelle Julie*.

MOTS-CLÉS : Sade, Rousseau, Juliette, Julie, Saint-Preux.

¹ Je tiens à remercier la *Fundação de Amparo à Pesquisa do Estado de São Paulo* (FAPESP), qui a financé ce travail de recherche et l'Université Paris-Sorbonne, qui a subventionner une partie de mon déplacement pour le présenter à la journée d'étude "Sade lecteur de Rousseau" le 21 juin 2014, organisée par Jean-Christophe Abramovici.

² Post-doctorante au Département de Philosophie de l'Université de São Paulo, clara.castro@usp.br.

RESUMO: Sade leu a *Nova Heloísa* com grande entusiasmo. Após retomar diretamente o modelo rousseauista em *Aline e Valcour*, ele propõe na *História de Juliette* uma verdadeira renovação do gênero do romance filosófico tal qual o mestre genebrino estabeleceu. No que concerne à construção de sua protagonista, Sade se baseou primeiramente numa inversão da personagem de Julie. Ele retoma contudo várias características da donzela sensível e as amalgama com as de seu amado. Neste artigo, pretendemos estudar esse processo de inversão para em seguida mergulharmos nas semelhanças não apenas entre as duas heroínas, mas também entre a libertina francesa e o preceptor suíço. Trata-se de rever a *História de Juliette* como uma *Nova Julie*.

PALAVRAS-CHAVE : Sade, Rousseau, Juliette, Julie, Saint-Preux.

Quiconque lit l'*Histoire de Juliette*³ (1801) sans connaître l'*Idée sur les romans* (1800) ne peut jamais soupçonner l'admiration de Sade pour la "délicatesse" et le "sentiment" de Rousseau, ainsi que pour la "vigueur" et l'"énergie" (1987: 37) de sa *Nouvelle Héloïse*⁴ (1761). Certes, *Aline et Valcour* (1795) est déjà tout imprégné de cette vénération, mais il s'agit bien d'un roman signé par le "citoyen S***", notamment revendiqué et censé faire du marquis un homme des lettres. *Les Prospérités du vice*, dans toute leur clandestinité, relèveraient d'un tout autre paradigme. Et pourtant, lisant les deux romans en parallèle, le parcours vicieux de Juliette semble être de prime abord l'inversion parfaite de la route vertueuse de Julie. Sade aurait-il puisé chez Rousseau le contre-modèle pour son récit libertin? Outre *Aline et Valcour*, l'*Histoire de Juliette* serait-elle un deuxième effort, plus hardi et ambitieux, de récrire l'"immortel original" et de surpasser la "foule d'écrivains éphémères" qui en donnaient des "mauvaises copies" (SADE, 1987: 38)?

Philippe Sollers (1968: 60) avait déjà remarqué que le prénom de la courtisane "s'élève en contrepartie" de l'héroïne de Rousseau, de même que Saint-Fond "répond" à Saint-Preux et Clairwil à Claire. La veuve pourrait aussi renvoyer au personnage d'Édouard, en raison du prénom à l'anglaise. Le rapprochement est évidemment souligné par les noms des deux protagonistes – Lorsange et Étange –, composés de la même racine. Cette impression se renforce si l'on tient compte que la famille de Julie s'appelait d'abord Orsinge⁵ et non Étange. L'antithèse⁶ est encore présente entre Julie mariée, devenue Mme de Wolmar, et la Mme de Volmar sadienne: l'"une des élèves

³ Les références aux *Œuvres* de Sade (1995-1998, t. II-III) seront indiquées entre parenthèses avec les numéros de tome (en chiffre romain) et de page.

⁴ Les références à la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau (1993, t. I-II) seront indiquées entre parenthèses par l'abréviation "N", suivies des numéros de tome (en chiffre arabe) et de page.

⁵ Voir la note 1 d'H. Coulet (N1, 71).

⁶ Voir la note 2 de M. Delon (III, 188).

les plus chéries de Mme Delbène, et après elle la plus libertine de toutes les femmes qui allaient assister” (III, 196) aux orgies du couvent de Panthemont.

Ce processus de renversement s'étend du physique au moral entre l'apprentie libertine et l'écolière vertueuse: Julie possède la chevelure blonde, les yeux bleus et le teint marqué d'une petite cicatrice sous la lèvre (N1, 354) ainsi que de “quelques légères traces” de petite vérole (N2, 33). Juliette est par conséquent une brune aux yeux noirs, dont la physionomie reste parfaite malgré les excès (II, 4). L'une étant la “fille trop soumise” (N1, 402) d'un baron, l'autre serait forcément la fille parricide d'un roturier⁷. Et lorsque la “demoiselle” (N1, 328) demeure toujours dans la petite ville au pied des Alpes, condamnant de loin la corruption des Parisiens, la courtisane excelle dans cette corruption même et n'en sort que pour dépasser les Alpes et accéder en Italie à des vices beaucoup plus crapuleux.

“Nul doute”, observe Lucienne Frappier-Mazur (1991: 124), que Sade “n'ait voulu rivaliser, à sa manière particulière, avec un tel monument”. L'inversion établie par le marquis repose sur ce qu'elle nomme une “intertextualité négative”: il s'agit souvent d'une opposition entre “l'idéologie aristocratique” de l'*Histoire de Juliette* et “l'idéologie bourgeoise” de *La Nouvelle Héloïse*. Toutefois, le processus semble beaucoup plus complexe. Michel Delon (1972: 43-47) souligne que le rapport entre les deux auteurs n'est pas seulement “de l'ordre du renversement, du changement de signe ou de la parodie”, nous invitant à reprendre le parallèle Rousseau/Sade à partir du maintien d'une même technique et du travail de renouvellement du genre du roman-philosophique. S'il est vrai qu'*Aline et Valcour* constitue le résultat de ce processus, il n'en reste pas moins évident que “Julie se retrouve” aussi “dans l'énergique Léonore, étrangement proche déjà de Juliette”.

Force est de constater que l'énergie, voire le génie de Juliette est puisé chez Rousseau. Ce qui frappe et fascine les précepteurs des deux jeunes femmes est, avant toute chose, leur esprit. Saint-Preux avoue que souvent après la leçon, il sort plus instruit que son élève dont “l'esprit actif fait sur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier” (NI, 102). Après une longue dissertation philosophique, Noirceuil est tellement impressionné par l'écoute attentive et les questions savantes de la courtisane qu'il avoue: “ton esprit plus subtil, me conçoit, m'entend, me devine” (III, 310). Leur esprit est en effet si fin qu'elles corrigent leurs enseignants, devenant elles-mêmes des préceptrices. Julie passe d'écolière à “charmante prêcheuse” (NI, 301): elle blâme le manque de courage et de virilité (N1, 269) chez Saint-Preux et lui apprend à “immoler le bonheur au devoir” (N1, 375). Son ascendant s'exerce aussi sur Claire, qui admet: “tu me subjugues, tu m'atterres, ton génie écrase le mien, et je ne suis rien devant toi” (N2, 19). L'ascendant de Juliette s'exerce à son tour sur Clairwil: la jeune femme atteste que les profanations que la veuve désire ne “sont plus que des enfantillages

⁷ Voir l'épisode de Bernole: “Oui, Juliette, je suis votre père [...], c'est moi qui vous donnai le jour ; j'étais le cousin de votre mère; mes parents me destinaient à elle, un mariage plus avantageux se présenta, elle fut sacrifiée; elle était déjà grosse de vous: nous osâmes tromper votre père, il s'aveugla sur votre naissance...” (III, 595).

absolument inutiles” (III, 582), puis sur ses maîtresses italiennes, auxquelles elle reformule les systèmes des anciens précepteurs français. Clairwil même ne manque pas de reconnaître le génie de son élève: “Te voilà supérieure à tes maîtres, Juliette, j'en avais peut-être conçu davantage, mais je n'en avais pas tant exécuté...” (III, 650).

Construite plutôt par une mise en miroir que par une véritable antinomie, la protagoniste de Sade révèle des ambiguïtés et des paradoxes du même ordre que ceux de l'héroïne de Rousseau. La libertine se montre en Italie comme une “zélée partisane de l'égalité” (III, 733). Mais elle a beau donner des leçons de républicanisme aux rois italiens, c'est justement la monarchie qui finance tous ses caprices, soit en France, soit en Italie. Et quoiqu'elle prêche des idées révolutionnaires, elle “admire trop le despotisme des passions pour ne pas avoir de complaisances à l'égard du despotisme politique”, comme l'a bien remarqué M. Delon (1998b: 1375). Amoureuse d'un roturier, Julie abhorre les préjugés de classe. Ne connaissant pourtant “d'autres lois que celles du devoir” (N2, 114), elle n'ose pas déshonorer sa famille par un mariage indésirable. L'amant éloigné, elle devient femme fidèle et mère dévouée, mais accepte ensuite que son amoureux la rejoigne. Ensuite, face à la proximité de la tentation, elle se réjouit de mourir vertueuse avant que son honneur ne soit tâché par l'adultère (N2, 386).

Juliette est également écartée de son amant, le ministre de Saint-Fond. Mais ici les rôles s'inversent: Saint-Fond prend la place de Julie, la maîtresse “abusée”, et Juliette, celle de Saint-Preux, l'amant “chassé avec barbarie” (N1, 251) et jeté dans un “monde inconnu” (N1, 279). C'est comme si le marquis empruntait tantôt à Julie tantôt à Saint-Preux les caractéristiques qu'il aime les plus. “De Rousseau, Sade réclame ce qu'il juge devoir être utile à ses travaux”, observait déjà Philippe Roger (1991, 393). La libertine doit donc s'exiler pour éviter la fureur d'un amant despotique tel que l'honnête homme, qui fuit la tyrannie du père de Julie. De son amant, la demoiselle exige une vertu irréprochable, contre laquelle il se révolte: “Ah cruelle! que mon cœur en est loin, de cette odieuse vertu que vous me supposez et que je déteste!” (N1, 170). De la courtisane, le ministre exige un vice exécrationnel, dont le projet la fait “frémir”, “toute corrompue qu'[elle était]” (III, 672). Par la suite, tant la débauchée que l'amant malheureux rentreront chez eux. Reste que, pour la première, ce n'est pas grâce à une concession amicale, mais à la mort de l'amant tyrannique.

La scélérate devient entre-temps chaste épouse et digne mère de famille. Du moins, c'est ce qu'elle en fait croire son époux, “un certain comte de Lorsange” (III, 674). Sensible et dévot, le gentilhomme établit le bonheur “sur la nécessité de la vertu” et de la religion (III, 678). Ce sont les principes de Julie, contrariés par son mari, l'athée et froid Wolmar, et auxquels s'oppose également Juliette, pour qui “il n'y avait rien de si ridicule” (III, 678) et dont la “feinte” et la “fausseté” deviennent les “premières armes” (III, 679). Si l'honnête femme doit se plier aux désirs de son père, puis de son conjoint, ne se libérant qu'au cercueil, c'est la courtisane même qui

arrange son propre mariage et s'en libère après, empoisonnant le mari infortuné. Pour Juliette, le sacrement ne serait qu'une duperie: avec beaucoup d'hypocrisie, elle gagne le financement de son exil en Italie. Pour Julie en revanche, il s'agit d'un "engagement sacré" (N1, 422) qui renforce la vertu: faute d'amour, elle purifie son âme des péchés juvéniles et la rend à tous ses devoirs (N1, 422).

Quoique l'une soit criminelle et l'autre vertueuse, les deux sont capables de calculer froidement leurs propres bénéfices. Juliette accepte de jouer la prude pour jouir en cachette, alors que Julie se soumet aux "nœuds abhorrés" (NI, 227) pour fuir l'opprobre. Il n'y a pas d'impétuosité derrière le choix des héroïnes, qui maîtrisent l'une aussi bien que l'autre l'art de la dissimulation. La différence est que la dépravée en fait un système: "Mettez l'hypocrisie en pratique; elle est nécessaire dans le monde" (III, 749), enseigne-t-elle à la comtesse de Donis. La béate cependant, s'en sert à contrecœur: "déguiser tout ce qu'on sent; être fausse par devoir, et mentir par modestie: voilà l'état de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienséances, qu'aggrave enfin celle des parents dans un lien mal assorti" (N1, 268). Et si l'hypocrisie risque de devenir trop évidente pour une femme aussi honnête que Julie, il suffit de se convaincre de l'existence de la chimère tout le temps où cette dernière demeure utile: "Cette illusion [l'amitié pure avec Saint-Preux] me fut salutaire; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin" (III, 385).

La sensibilité est pourtant un trait de caractère repéré tant chez Julie que chez Juliette, même si pour l'une il s'agit toujours d'une qualité, alors que pour l'autre c'est souvent un défaut. "Toi seule as [...] je ne sais quoi de plus séduisant qui ne plaît seulement, mais qui touche [...]. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner, et le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à son tour" (N1, 259), dit Claire, la cousine inséparable. Clairwil juge au contraire la sensibilité "dangereuse" (III, 421) et incite son écolière à l'"émousser radicalement" (III, 423). Mais l'apprentie libertine n'a "pas assez de dépravation dans le cœur, pour en avoir éteint la sensibilité" (II, 132). Elle ne suit la leçon qu'à moitié, ce qui lui est constamment reproché: "Il faut diminuer cette sensibilité qui vous perd" (III, 604), blâme Noirceuil. Les critiques réitérées sont inutiles, car la comtesse de Lorsange "juge tout par les sensations" (III, 311) et développe ses maximes à elle, trouvant qu'il vaut "mieux être *impétueux* que *circonspect*, parce que la nature [...] accorde ses faveurs bien plutôt aux gens *féroces* qu'aux gens *froids*" (III, 651). Mme de Wolmar, également, pense qu'il vaut "mieux cesser d'être que d'exister sans rien sentir" (N1, 283). L'héroïne vertueuse rectifie pourtant la maxime: son seul guide est en fait le cœur et pas les sens (N1, 189). Ce même cœur la conduit vers le devoir, auprès d'un mari insensible, loin de l'amour bouillant de Saint-Preux. Chez les deux protagonistes, la sensibilité se caractérise d'abord par un amalgame de sensations physiques et d'affections morales, puis par leur association avec la raison.

C'est la "réussite de Rousseau", observe M. Delon (1972: 47), qui attire l'attention sur la "conjonction exceptionnelle des deux courants que d'aucuns voudraient incompatibles: la sensibilité et la raison". La reformulation des principes libertins établie par Juliette serait donc ancrée dans certains propos issus de *La Nouvelle Héloïse*. Par exemple, Sade pourrait avoir en tête cette note de Rousseau: "Les passions dérégées inspirent les mauvaises actions; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, et ne laissent plus de ressources pour revenir au bien" (NI, 146). Les préceptes inflexibles de Clairwil en donneraient une illustration: "je lui trouve toujours le même défaut; elle ne commet le crime que dans l'enthousiasme [...] et l'on ne doit jamais s'y livrer que de sang froid" (III, 604), insiste la veuve. Certes, les passions de l'apprentie sont parfois dérégées, mais les maximes trop sévères de la veuve corrompent le libertinage même, ne laissant plus de ressources au crime. Si autoritaire et si fière de son système de l'apathie, Clairwil n'a jamais compris la sensibilité de l'apprentie. L'enthousiasme, critiqué par le rationalisme des Lumières et aussi par des maîtres libertins, est réhabilité par la mode sensible⁸. Il devient "acceptable à la double condition de se rattacher à la tradition antique de l'inspiration poétique et d'être équilibré par la raison" (DELON, 1988: 376). C'est justement ce que Juliette entreprend: son enthousiasme s'inscrit dans les libertinages d'imagination. Elle s'en sert afin d'augmenter l'énergie du crime, élevant sa pratique au-dessus de l'inertie des sens. Et par cette démarche elle fascine ses précepteurs, qui critiquent et exaltent une même qualité sans se rendre compte: "avec votre imagination, Juliette, oh, comme cette complication doit être divine!" (III, 1233), prévoit Noirceuil; "Cette imagination que vous vantez en moi [...] est précisément ce qui m'a séduit chez vous [...] oh, Juliette ! qu'ils sont délicieux les plaisirs de l'imagination [...]" (III, 647), avoue Belmor à son tour.

Malgré le stoïcisme de Clairwil, sa relation avec Juliette reprend le modèle sensible des cousines inséparables de *La Nouvelle Héloïse*. La veuve suisse révèle à son amie: "je t'ai toujours adorée" (N2, 17), "tu me consoles de tout, et [...] je ne sais plus m'affliger de rien quand je te possède" (N2, 19). La veuve française fait aussi preuve de son affection: "je t'adore; faisons tout ce que tu voudras" (III, 420), "tu sais que je ne goûte jamais de vrais plaisirs sans toi" (III, 1111), ou encore "comme je t'aime... tu es un dieu pour moi" (III, 649). Claire confirme à Julie qu'elles sont nécessaires l'une à l'autre et qu'étant libres de passer leurs jours ensemble, il les y fallait passer (N2, 15). Clairwil, dès ses premières aventures avec Juliette, conclue qu'elles sont faites pour vivre ensemble, et qu'unies, elles iront fort loin (III, 419). Séparées à cause de Saint-Fond, Juliette se lamente à son tour quant à l'absence de son amie: "Ô Clairwil, que je te regrettais! combien tu manquais à mon bonheur!" (III, 680). Réunies par hasard à Naples, elles s'engagent à terminer leurs jours ensemble à Paris: "je ne veux plus que nous nous séparions" (III, 1108), annonce la préceptrice. Juliette a beau empoisonner sa

⁸Voir la note 1 de M. Delon (III, 604).

maîtresse et la remplacer par une autre, au moment du sacrifice, elle regrette celle qu'elle aimait “avec tant de sincérité, dans les bras de qui [elle se livrait] avec tant de candeur et de bonne fois”. (III, 1112). Après tout, elle avoue que “sans les affreux soupçons” que Durand l'avais donnés sur Clairwil, elle n'aurait pas sacrifié son institutrice (III, 1123). Si d'un côté la sensibilité bouleverse l'apathie libertine, d'autre l'amour saphique, facilement dissimulée dans la société aristocratique ou bourgeoise, console les sacrifices de la vertu.

L'entente des femmes permet ainsi une harmonie entre sens et sentiment dont le maintien s'avère plus complexe ailleurs. Saint-Preux fait remarquer à Édouard que “Julie a l'âme et le corps sensibles” (N2, 165), exposant ensuite son concept de *vertu voluptueuse*: “La même délicatesse reine dans ses sentiments et dans ses organes. Elle était faite pour connaître et goûter les plaisirs, et longtemps elle n'aima si chèrement la vertu même que comme la plus douce des voluptés” (N2, 165). Son art de jouir est pourtant celui des privations, bien que celles-ci soient “passagères et modérées” (N2, 165). Leur but est de conserver à la raison son empire et de servir d'assaisonnement au plaisir en prévenant le dégoût et l'abus. Juliette, quant à elle, s'aperçoit vite que “l'extrême finesse des organes [...] contribue beaucoup” (III, 226) aux plaisirs du libertinage. Elle a aussi son concept à elle, qu'on pourrait appeler le *vice voluptueux*: “Que le flambeau du crime s'allume à celui de la lubricité; réunis l'une et l'autre de ces passions, et tu verras ce qu'on retire de toutes deux” (III, 777). Comme Julie, la courtisane a son propre secret pour assaisonner les plaisirs et empêcher qu'ils deviennent une habitude. Ce secret présuppose également des privations: “Soyez quinze jours entiers sans vous occuper des luxures, distrayez-vous, amusez-vous d'autre chose: jusqu'au quinzième ne laissez pas même d'accès aux idées libertines” (III, 752). L'art de jouir selon les deux femmes serait plutôt un “art de la gradation”⁹: elles proposent d'éloigner l'objet du désir afin d'attiser leur plaisir. Pour y arriver, il faut théâtraliser un interdit, de façon à établir un degré zéro d'excitation voluptueuse (DELON, 2000: 83-85). Celle-ci s'intensifiera à la proportion du retard de la satisfaction. Il est donc question de savoir jouir des “nuances du délai” (DELON, 2000: 85) pour magnifier la jouissance ou, comme dira Saint-Preux, pour “donner du prix aux moindres choses” (N2, 165).

Bien que Mme de Wolmar suive “les mêmes raisons qui jettent les voluptueux en excès” (N2, 166), elle envisage de “plier tous ses désirs à la règle” et “accoutumer ses passions à l'obéissance” (N2, 166). Aussi s'agit-il d'une “volupté tempérante” (N2, 177) ou de ce que Jean-Christophe Abramovici (2010: 472) appelle “un épicurisme entièrement désincarné, presque ascétique”. L'honnête femme poursuit donc “un bonheur négatif fondé sur la notion de repos”, effaçant les “différences entre l'épicurisme et le stoïcisme”. Cette maîtrise de soi-même serait une exigence des précepteurs libertins, mais pas de l'écolière scélérate, pour qui l'excès du rationalisme glace souvent les plaisirs (III, 755). Selon Juliette, la

⁹ Pour reprendre le titre du quatrième chapitre de M. Delon (2000: 81-95).

prudence n'est avantageuse que pour assurer l'impunité, n'étant ni une vertu par elle-même ni toujours nécessaire. Dans ce sens, la courtisane cherche le sentiment d'existence dans une exaltation des sensations, alors que Julie en vise leur limitation (DELON, 1988: 281).

Les rôles sont de nouveau inversés, car le modèle pour Juliette est encore une fois celui de Saint-Preux. Édouard a bien remarqué que son compagnon n'aime la vertu que parce qu'elle "a pris à [ses] yeux la figure de cette femme adorable qui la représente si bien" (N2, 147). Au lieu de vivre tranquille et de mourir content, il préfère goûter un "délire continu", un "feu dévorant", un "fureur [...] qui fait tressaillir" (N1, 303). L'"idéal énergétique" de Saint-Preux s'oppose à l'"idéal de continuité et permanence" (DELON, 1988, 285) de Julie. Celle-ci prêche "un amour tranquille et tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens" (N1, 294); l'"homme sensuel" (N1, 295) cherche un amour "bouillant et vif" (N1, 389). Il s'agit d'une introversion de l'énergie (DELON, 1988: 283) dans le premier cas et d'une extraversion pour le deuxième: les sentiments de Julie "retournent sur elle-même", elle prétend se sentir exister indépendamment des sensations physiques; ceux de Saint-Preux "s'exhalent au dehors avec véhémence" (N1, 389), son sentiment d'existence dépend d'une expérience sensible (DELON, 1988: 286-87). L'"âme de feu" (III, 484) de Juliette est ainsi une reprise de celle du précepteur suisse: sa vie maximale présuppose une association entre tête, cœur et corps. Encore plus qu'avec Clairwil, c'est dans sa relation avec Durand que Juliette explicite son caractère emportée. Après leur rencontre à Ancône, la courtisane se confie à plusieurs reprises: "tu m'échauffes étonnamment la tête; je suis étonnamment glorieuse d'être liée avec une femme comme toi" (III, 1118), "je me livre à toi, je m'y livre avec délices, j'aime l'idée de mettre ma vie dans tes mains... [...] ne gêne pas mes goûts: je suis libertine, je ne te promettrai jamais d'être sage, mais je te ferai le serment de t'adorer toujours" (III, 1119).

C'est comme si Juliette était une nouvelle Julie: la libertine se garde bien de la vertu, des liens paternels et de n'importe quel devoir qui ne soit pas son propre bonheur; l'amour et la tendresse, elle les cherche pour son plaisir, jusqu'à trouver la maîtresse qui lui convient le mieux, avec qui elle peut partager son péchant pour le sentiment et les voluptés, sans perdre pour autant ses autres amants. Le trio formé avec Durand et Noirceuil, encore élargi par la compagnie de l'abbé Chabert, d'un marquis et d'un chevalier, répondrait ainsi au besoin de perpétuité de la petite communauté de Clarens, dont le bonheur s'est avéré impraticable sur une longue période. La figure pathétique de la femme chaste énonçant dans son lit de mort ses dernières volontés est remplacée par celle de la femme "unique en son genre, morte sans avoir écrit les derniers événements de sa vie" (III, 1262). Au lieu d'un séjour éternel bienheureux, Juliette est couronnée de dix années des "plus grands succès" (III, 1261). À l'incertitude de l'au-delà, Sade a choisi la pérennité de la vie. Plutôt que l'anti-Julie, Juliette serait la métempsychose des deux amants au pied des Alpes: l'union fictive des molécules de Saint-Preux et de son éternelle

maîtresse, telle que pourrait l'illustrer l'image diderotienne du couple d'amoureux dont les cendres, reposant dans le même caveau, s'agitent, s'émeuvent et, recherchant l'un et l'autre, refont un tout dans la nature (DIDEROT, 1938, 70).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

ABRAMOVICI, J-C. "Épicurisme". In: DELON, M. *Dictionnaire européen des Lumières*. Paris: PUF, 2010.

COULET, H. "Notes de la *Nouvelle Héloïse*". In: ROUSSEAU, J-J. *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Paris: Gallimard ;Folio Classique, 1993, t. I.

DELON, M. Sade face à Rousseau. *Europe*. Paris, n° 522, p. 42-48, 1972.

_____. *L'idée d'énergie au tournant des Lumières: 1770-1820*. Paris: Presses Universitaires de France, 1988.

_____. "Notes de l'*Histoire de Juliette*". In: SADE, D. A. F. *Œuvres*. Paris: Gallimard/Pléiade, 1998a, t. III.

_____. "Notice de l'*Histoire de Juliette*". In: SADE, D. A. F. *Œuvres*. Paris: Gallimard/Pléiade, 1998b, t. III.

_____. *Le savoir-vivre libertin*. Paris: Hachette, 2000.

DIDEROT, D. *Lettres à Sophie Volland*. Paris: Gallimard, 1938.

FRAPPIER-MAZUR, L. *Sade et l'écriture de l'orgie: pouvoir et parodie dans l'«Histoire de Juliette»*. Paris: Nathan, 1991.

ROGER, P. Rousseau selon Sade ou Jean-Jacques travesti. *Dix-huitième siècle*. Paris, n° 23, p. 383-405, 1991.

ROUSSEAU, J-J. *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Paris: Gallimard/Folio Classique, 1993.

SADE, D. A. F. "Idée sur les romans". In: *Les Crimes de l'amour: nouvelles héroïques et tragiques; précédées d'une Idée sur les romans*. Paris: Gallimard, 1987.

_____. “Les Infortunes de la vertu”. In: *Œuvres*. Paris: Gallimard/Pléiade, 1995, t. II.

_____. “Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice”. In: *Œuvres*. Paris: Gallimard/Pléiade, 1998, t. III.

SOLLERS, P. *L'Écriture et l'expérience des limites*. Paris: Éditions du Seuil, 1968.